

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
								<input checked="" type="checkbox"/>			

L'Album Musical

A. FILIATREULT & CIE, EDITEURS

CHS LABELLE, REDACTEUR

NUMERO 3

MONTREAL, MARS 1883

VOLUME II

ALBANI

Marie-Louise-Emma-Cécilia Lajeunesse naquit à Chambly, P.Q., le 1er novembre, 1847.

Son père, Joseph Lajeunesse, est l'arrière-petit-fils de M. Antoine de St Louis, de l'Isle-Jésus, et allié aux Brunet et aux Filiatrault, de Ste Rose. Ces familles ont produit d'excellents chanteurs et plusieurs musiciens.

Sa mère, Méline Migneault, était fille du major Basile Migneault, de Chambly, d'origine acadienne. Elle fut le premier professeur de sa fille, et dès l'âge de quatre ans, la petite Emma chantait quelques petites romances en s'accompagnant elle-même au piano.

En 1852, M. Lajeunesse passa aux Etats-Unis avec sa fille, dans le but de lui faire apprendre l'anglais. Il se fixa à Plattsburgh, et c'est là que commença la véritable éducation musicale de cette enfant prodige. M. Lajeunesse était un professeur sérieux, et il avait un système particulier pour former ses élèves; il les habituaient surtout à la lecture à vue. Il mit entre les mains de sa fille, alors âgée de cinq ans, la grande méthode de Bertini, à travers laquelle elle passa en quatre mois. Outre le piano et le chant, son père lui faisait aussi apprendre la harpe, et elle travaillait alors trois ou quatre heures par jour.

A cette époque elle eut le malheur de perdre sa mère.

En 1853, M. Lajeunesse quitta Plattsburgh, laissa sa famille à Montréal, et se rendit à Ottawa avec Emma. L'enfant continuait ses études, et quelquefois elle jouait l'orgue à la cathédrale. Un jour un artiste étranger qui se trouvait alors de passage en cette ville, l'entendit et voulant la soumettre à une épreuve lui présenta une fugue de Bach qu'Emma déchiffra à merveille. L'artiste sur un signe de M. Lajeunesse ferma la partition et l'enfant continua à improviser dans le style fugué au grand étonnement de ceux qui étaient présents.

Six mois plus tard on était de retour à Montréal et en 1855 Emma Lajeunesse chantait pour la première fois en public dans un concert donné, par M. Crawford, célèbre chanteur de ballades écossaises. C'est alors que M. Lajeu-

nesse commença à donner des concerts avec sa fille. Il alla successivement à Chambly, à St Jean, à L'Industrie, à Sorel, à L'Assomptiou et à Terrebonne. Le programme de ces concerts comprenait vingt ou vingt-et-un morceaux joués ou chantés par la petite Emma, aux grands applaudissements de l'auditoire. Partout le public était invité à présenter un morceau ou deux que la jeune pianiste devait lire à première vue. Elle se tira toujours avec honneur de ce pas périlleux.

En 1856, l'honorable Madame Trincaneau, supérieure du



ALBANI

convent du Sacré-Cœur, au Sault-aux-Récollets, offrit à M. Lajeunesse de prendre gratuitement ses deux filles, Emma et Cornélia comme élèves. Le père refusa d'abord cette faveur, prétendant payer. Mme Trincaneau le nomma alors professeur au convent, concurrentement avec M. Gustave Smith, et les deux jeunes filles furent admises au convent comme élèves. Pendant les cinq années qu'elle passa au Sacré-Cœur, Emma écrivit plusieurs compositions assez bien réussies, entr'autres un hymne à Pie IX, une grande marche dédiée à son père, et une grande fantaisie pour deux pianos, qu'elle exécuta avec M. G. Smith à une distribution de prix. A la fin du cours des jeunes filles, en 1861, Mme Trincaneau fit beaucoup d'instances auprès de M. Lajeunesse, prétendant qu'Emma était appelée à la vie religieuse, et qu'elle devait prendre le voile. Le père déclara qu'il ne s'opposerait pas le moins du monde à la vocation de sa fille, mais qu'elle était épuisée, et qu'avant tout il lui fallait du repos. Il quitta immédiatement Montréal, et alla passer quelques semaines aux sources de Sa-

ratoga, afin de rétablir la santé de ses deux enfants. C'est alors que le grand-vicaire Conroy, devenu plus tard évêque d'Albany, entendit parler des deux sœurs. Il se rendit auprès de M. Lajeunesse, et conclut avec lui un engagement pour l'église St Joseph, à raison de \$800 par année. Cornélia fut engagée comme contralto, Emma comme soprano, et cette dernière fut de plus chargée de la direction du chœur. Trois mois plus tard, elle fut nommée professeur au convent du Sacré-Cœur de Kindwood, à Albany, et devint organiste de l'église St Joseph, en remplacement de M. Beel, qui l'avait chaleureusement recommandée. On augmenta son-

traitement, et il fut de plus convenu qu'on lui donnerait deux concerts par an organisés par la paroisse.

En 1865 Emma Lajeunesse se trouva en état de passer en Europe et ayant réalisé \$1200 dans le concert qu'on lui avait organisé d'après son engagement elle partit seule pour Paris où elle se proposait d'étudier l'orgue et l'harmonie pour retourner ensuite prendre possession de son orgue à Albany.

A son arrivée dans la grande capitale, elle fit la connaissance d'une pianiste distinguée Mlle Guérard avec qui elle se lia bientôt d'une étroite amitié. Cette demoiselle Guérard était la nièce de la baronne de la Fitte qui voulut bien consentir à raison de \$50.00 par mois à prendre Emma Lajeunesse en pension chez elle. Les salons de la baronne étaient le rendez-vous des principaux artistes de Paris, et c'est là que la jeune canadienne fit la connaissance d'un des bons élèves de Rossini, le prince Poniatowski qui lui rendit plus tard de grands services. Pendant deux mois et demi elle prit quelques leçons du grand Duprez, mais une terrible maladie vint entraver ses études. Elle fut atteinte du typhus et se trouva bientôt réduite à la dernière extrémité. La baronne de la Fitte craignant la contagion avait abandonné sa maison et notre pauvre Emma serait probablement morte dans l'isolement sans les secours inattendus d'un riche marchand américain qui lui envoya immédiatement deux servantes et son propre médecin. Grâce à un traitement intelligent elle se rétablit assez promptement pour pouvoir chanter à un concert que donnait son amie Mlle Guérard à la salle Erard. Le prince Poniatowski lui conseilla alors d'abandonner l'étude de l'orgue et de l'harmonie, et de cultiver exclusivement sa voix pour se livrer au théâtre. Le prince aidé de la colonie américaine et de quelques parisiens organisa aussitôt un concert au bénéfice de la jeune canadienne et réalisa la jolie somme de 6000 francs. Poniatowski déposa cette somme dans une banque de Milan, donna à Emma Lajeunesse une lettre de recommandation pour le célèbre professeur Lamperti et la jeune fille part pour Milan au printemps de l'année 1867. Aussitôt arrivée elle se mit à l'étude avec une ardeur extraordinaire et en neuf mois elle devint ce qu'elle est aujourd'hui. Pendant ce court espace de temps elle apprit sous la direction de Lamperti trois opéras : La Somnambule, Lucie de Lammermoor et Rigoletto. Elle avait pris aussi dans le même temps un maître d'italien afin de corriger sa prononciation un peu défectueuse et c'est ce dernier qui choisit pour elle lors de ses débuts le nom d'Albani qui était celui d'une illustre famille italienne presque éteinte. Lamperti la jugeant assez forte pour débiter annonça un examen de trois de ses meilleurs élèves. Ces examens de Lamperti réunissent toujours tout l'élite de la société de Milan et les impresarios en quête de chanteuses ne manquent jamais ces occasions.

Cette fois ci trois impresarios; un de Messine, un de Malte et un de Milan se trouvaient là et après avoir entendu la jeune artiste lui offrirent simultanément un engagement. Emma accepta celui de Messine et en 1868 elle débutait dans le caractère d'Amina. Son succès fut immense et elle fut rappelée quinze fois devant le rideau. Elle fit toute la saison de Messine et se rendit ensuite à Catania près du mont Etna où elle devait chanter à l'inauguration d'un nouveau théâtre. Catania est le lieu de naissance de Bellini et Emma Lajeunesse eut le plaisir d'y rencontrer le frère du grand compositeur qui lui fit cadeau d'une médaille que l'auteur de la Somnambule avait reçue du gouvernement. Le voyage de l'Albani à Catania fut un véritable triomphe; le vicomte de Vigo avait voulu la conduire lui-même dans son carrosse et 40 ou 50 voitures la suivaient.

En 1868 elle passa l'été à Florence et c'est là que Zimmelli l'engagea pour faire la saison de 1869 à 1870 à l'opéra de Malte. Les Maltais et les résidents anglais, ainsi que les nombreux officiers de l'armée des Indes qui vont dans cette île se reposer de leurs fatigues, accueillirent avec

transport celle qu'ils appelaient le doux rossignol canadien.

Elle chanta huit mois à Malte et ajouta huit opéras à son répertoire. Sa sœur Cornélia qui était demeurée à Albany avec son père vint alors la rejoindre. Au printemps de 1871 le Col. Mapleson ayant proposé un engagement à Albani, les deux sœurs partirent immédiatement pour Londres en compagnie de deux messieurs et de deux dames qui se rendaient au même endroit. A cause de la guerre franco-prussienne qui sévissait alors en France on dut passer par l'Allemagne et le voyage fut long et dispendieux. A son arrivée à Londres, Albani s'aperçut que Mapleson l'avait trompée, il avait engagé une autre chanteuse. Un des deux messieurs qui l'avait accompagnée alla de suite trouver M. Gye propriétaire et directeur de Covent-Garden et lui parla de l'Albani. M. Gye fit immédiatement venir l'artiste et lui fit subir un examen dans son théâtre en présence de ses deux chefs d'orchestre. Cet examen fut tellement brillant que M. Gye signa de suite l'engagement sans même discuter le prix que Mlle Albani demandait : 250 louis sterling ou \$1250 par mois. M. Gye trouvant la saison trop avancée—on était alors au 15 mai—remit son début au printemps suivant et lui conseilla d'aller se reposer quelques mois à Milan, l'assurant que son traitement lui serait régulièrement servi chaque mois. Albani remercia son nouvel impresario et partit pour Milan avec sa sœur Cornélia. Elle y revit son professeur et prit encore quelques leçons.

Dans l'hiver de 1871-72, Lamperti lui fit avoir un engagement au théâtre de la *Pergola* à Florence.

L'auditoire de la *Pergola* est peut-être le plus appréciateur de toute l'Italie; or le *palco scenico* fut jonché de fleurs à chaque apparition d'Albani.

Mais elle obtint son succès le plus éclatant lorsqu'elle joua Mignon d'Ambroise Thomas. Cet opéra avait déjà subi une chute regrettable dans quatre différents théâtres d'Italie; et les florentins avaient naturellement leurs préjugés à son endroit. Emma Lajeunesse, néanmoins, rendit son rôle avec un talent tellement supérieur que l'auditoire dut faire taire la jalousie nationale pour applaudir au génie du compositeur.

Le mardi, 2 avril suivant, elle subissait le feu de la rampe dans la métropole anglaise. Tout ce que Londres contient de connaisseurs distingués avait voulu entendre pour la première fois la grande cantatrice canadienne à laquelle on était fier de reconnaître le titre de sujet anglais.

C'était encore *Amine* de la *Somnambule*.

Il fallait une supériorité incontestable pour pouvoir briller au théâtre de Londres à cette époque. Tous les grands noms semblaient s'y être donné rendez-vous. Adelina Patti, Christine Nilsson, Pauline Lucca, Louise Kellogg, Brandt, Miolan-Carvalho, Marimon, Sessi, Parepara-Rosa, fournissaient des points de comparaison dangereux.

Or, Mlle Albani a chanté avec la plupart de ces artistes au *Floral Hill Concerts*, et ses succès n'en ont pas été amoindris; loin de là, elle a eu généralement les honneurs du rappel.

Ces premiers succès étaient déjà quelque chose, et plus d'une cantatrice s'en fit contentée. Mais Albani avait de plus hautes aspirations. Il lui fallait le *baptême de Paris*, comme disent les chanteurs,

Le 24 octobre 1872 Emma Albani paraissait pour la première fois devant un auditoire français, au Théâtre-Italien de Paris.

Grâce à une coterie organisée par Mme Sessi et son amant elle n'eut pas tout le succès qu'on en attendait.

Cependant voici comment la jugeait la presse musicale de cette époque;

"Mlle Emma Albani, jeune cantatrice canadienne, dont le vrai nom est Emma Lajeunesse, nous arrive précédée du bruit de succès très brillants obtenus à Londres et à Florence presque à son entrée dans la carrière. Sa personne n'a rien d'absolument remarquable; elle est petite, maigre, une certaine grâce un peu enfantine prévient seule en sa faveur. Sa voix est claire, limpide, puissante même dans le *1^{er}* registre haut; le médium est velouté et agréable, mais les notes basses existent à peine. Comme cantatrice, Mlle Albani, qui a étudié à Paris avec Duprez, et à Milan avec Lamperti, est réellement très remarquable; elle émet purement et simplement le son, elle phrase bien et dit avec beaucoup de charme les passages *en mezza-voce*. Ce serait parfait si la vocalise était plus souple et plus agile. Excellente musicienne, d'ailleurs, elle possède en somme un talent des plus distingués, bien qu'un peu jeune encore et trop près des leçons du maître; mais l'étoffe est riche et Mlle Albani a certainement en elle tout ce qu'il faut pour devenir une *diva*. Un peu intimidée au début de l'opéra, elle n'a retrouvé

la plénitude de ses moyens qu'au milieu du second acte ; après la grande scène du troisième, où elle s'est révélée vraiment grande artiste et à la hauteur d'une des situations les plus dramatiques qui existent dans tout le Théâtre Italien ; son succès, déjà certain, est devenu un triomphe."

Le samedi 9 novembre, Mlle Albani chantait *Lucia* et était de nouveau acclamée ; quelques jours après nouveau triomphe dans le rôle de Gilda de *Rigoletto*, qui semble écrit pour le talent dramatique et expressif de la jeune cantatrice.

Le 21 avril 1873 elle paraissait de nouveau devant le public de Londres, qui lui fit un accueil encore plus enthousiaste que l'année précédente.

Elle eut l'honneur de chanter à la grande fête musicale qui avait été organisée pour Sa Majesté le Shah de Perse, et ce fut pour elle un splendide triomphe.

Le monarque oriental, comme témoignage d'admiration pour l'éminente cantatrice, lui a offert un cadeau digne de celui qui donnait et de celle qui acceptait, un magnifique collier en brillants.

Le nom de la grande artiste était parvenu jusque dans la capitale de l'autocrate du Nord, et, le 15 octobre 1873, précédée d'une réputation aussi brillante que méritée, elle faisait sa première apparition au théâtre de Saint-Petersbourg, en présence du grand duc Constantin et d'un auditoire distingué accouru pour applaudir la diva canadienne.

Ce ne fut pas un succès, ni même un triomphe, ce fut une véritable ovation ; les bravos, les cris, les trépignements, rien ne paraissait assez fort pour traduire l'impression délirante que la jeune cantatrice exerçait sur la foule enthousiasmée. Les loges faisaient pleuvoir sur la scène les fleurs, les couronnes, les bijoux. Puis tout à coup, aux accents de la sirène, le calme renaissait, les cœurs palpitants se contenaient ; peu à peu, l'émotion montait, gagnait tout l'auditoire, et, avec la dernière note de la phrase musicale, s'échappait en frénétiques applaudissements.

En 1877-78 elle revint à Paris et fut accueillie cette fois avec un enthousiasme.

Tous les critiques furent unanimes à déclarer que jamais on n'avait entendu une *Lucia* aussi parfaite. Après avoir passé en revue une grande partie du répertoire, elle créa le principal rôle de *Alma l'incantatrice*, opéra en quatre actes de M. F. de Flotow sur des paroles de saint-Georges adaptées à la scène italienne par Ch. de Louzières.

Retournée à Londres, Mlle Albani épousa le 6 Août 1878 M. Ernest Gye, fils de l'impresario de Covent Garden.

En 1879-80 elle retourna à St Pétersbourg où ses succès ne furent pas moins grands que la première fois.

L'année dernière enfin la célèbre cantatrice canadienne passa en Allemagne où on lui fit une véritable ovation. Elle chanta à Berlin le rôle de *Elsa* dans *Lohengrin* de Wagner et elle le chanta dans la langue du pays. L'empereur et l'impératrice assistaient à la représentation et au milieu de la soirée la diva fut priée de passer à la loge des souverains. Là elle reçut de la bouche même de l'empereur d'Allemagne les plus grandes félicitations tant sur sa voix que sur sa prononciation de la langue allemande. L'impératrice lui fit alors cadeau de deux superbes vases en porcelaine pris sur son propre service de table et elle fut nommée officiellement "chanteuse privée du roi."

Mme Albani est depuis quelques mois sur le continent Américain et sa tournée artistique à travers les Etats-Unis a été un triomphe continu.

Dans quelques jours elle sera au milieu de nous et nous aurons enfin l'occasion d'applaudir et d'acclamer celle qu'on peut à bon droit proclamer la plus grande gloire du Canada.

On nous prie d'annoncer que le grand concert des jeunes aveugles de l'asile Nazareth au profit de leur institution sous le patronage de Sa Grandeur Mgr. Fabre, évêque de Montréal qui devait avoir lieu à la salle du cabinet de lecture paroissial le 4 Avril prochain est remis à mercredi, 28 mars courant.

Qu'on n'oublie pas qu'à ce concert on aura la bonne fortune d'entendre une conférence très intéressante par M. l'abbé N. Bruchesi.

LETTRE PARISIENNE

PARIS, 20 Février 1883.

Mon cher Monsieur,—

Rien de très intéressant dans les théâtres de Paris ce mois-ci, répertoire courant, reprises ou premières sans grande importance, aussi, si vous le voulez bien, en profiterai-je pour vous parler d'une œuvre de valeur, de grande science, le *Méphistophélès* de M. Henri Boito, dont la première représentation a eu lieu dernièrement à Bruxelles, c'est un détour évident pour tâcher d'arriver à Paris.

Et tout d'abord il faut faire connaître le poème, car il s'éloigne considérablement du *Faust* que l'on connaît. Dans l'œuvre nouvelle, le principal personnage n'est plus Faust, encore moins Marguerite, c'est Méphistophélès, c'est à dire le mauvais esprit de l'homme, l'instigateur du scepticisme et de la révolte. Dieu, représenté par un *choeur mystique*, lui désigne le docteur Faust comme un sujet d'élite, dont la tentation et la perdition sont des œuvres dignes de Méphistophélès. Il tente la séduction du docteur Faust, mais il échoue, car Faust, sentant venir sa dernière heure, saisit l'Evangile dans ses bras et expire sur le saint livre. Méphistophélès est désarmé par cet échec suprême, le doute est vaincu ; les Séraphins chantent la gloire du Très-Haut et la défaite du Démon.

Dans la première partie—les trois premiers actes—tient tout le *Faust* de Gounod ; la fête populaire, la scène du jardin, la mort de Marguerite. Dans la deuxième partie—le quatrième acte—se trouve la Nuit du Sabbat, où on voit apparaître Hélène et la civilisation antique. Les amours de Faust avec Hélène ont inspiré au compositeur quelques pages ravissantes, duo, ballet et quintette final avec chœurs qui excitent partout l'admiration.

Le dernier acte montre la mort de Faust réconcilié et transfiguré, malgré les chants d'amour de Marguerite et d'Hélène que l'Esprit du mal murmure à son oreille. Faust meurt bercé par la musique céleste des archanges.

La partition de Méphistophélès est essentiellement orchestrale, l'orchestration savamment traitée, y tient une grande place. Pour donner de l'unité à son œuvre, le compositeur s'est attaché à dessiner d'une manière soutenue son principal personnage ; pour cela il marque toujours l'arrivée ou la présence de Méphistophélès par un motif obstinément répété. Ainsi Marcel, dans les *Huguenots*, est identifié dans le choral de Luther, ainsi pour Hamlet dont la venue est toujours marquée par le même motif.

Le premier acte, dans le ciel, se compose de chœurs invisibles dialoguant avec Méphistophélès. Le grand effet de ce dialogue est un *scherso* vocal, exécuté derrière les nuages par le chœur des enfants bienheureux avec une rapidité vertigineuse et qui est bientôt recouvert et dominé par une psalmodie majestueuse, chantée sur la scène par les pénitentes aux accords de l'orgue ; ce contraste est d'un grand effet.

La fête de Pâques avec ses chants, sa gaieté, sa kermesse, est évidemment plus allemande que la même partie de l'œuvre de Gounod, elle n'en est pas plus mélodieuse, par exemple. Le quatuor du jardin est pour nous, Français, bien inférieur à celui de Gounod. Dans la nuit du Sabbat se trouvent des effets d'orchestration d'une originalité et d'une puissance remarquable ; c'est une magnifique symphonie. Le tableau des amours de Faust et d'Hélène est tout le temps d'une grande inspiration mélancolique, parfaitement appropriée au sujet.

Ce nouveau *Méphistophélès* est une œuvre inégale contenant de grandes beautés, à côté de parties faibles, puissante souvent, toujours originale, et où les effets harmoniques et de pure sonorité ont trop souvent le pas sur les idées mélodiques.

M. Boito, plus heureux que Massenet, réussira-t-il à faire jouer sa pièce à Paris ? ce serait à souhaiter, car c'est la seule grande ville qui ne la connaisse pas.

A propos de Massenet, les Bruxellois voudraient bien avoir la primeur de sa *Manon*. Mais M. Carvalho, qui la tient par traité, n'est pas d'humeur à leur céder ; bien au contraire, car il compte sur un grand succès—avec cette nouvelle œuvre du compositeur d'*Herodiade*. Le même M. Carvalho pousse activement les répétitions de *Carmen*, il y apporte tous ses soins et on s'attend à un triomphe pour la reprise du chef-d'œuvre de Bizet.

La mort de Wagner a fait éclore, comme on devait s'y attendre, une nuée d'articles. Les opinions les plus contradictoires, les plus sérieuses et les plus étranges se sont produites ; les uns l'ont exalté outre mesure, les autres l'ont par trop rabaisé. Il me semble pourtant qu'il y a sur le compte de ce grand compositeur des vérités qui sont bonnes à dire.

J'ai lu dernièrement une critique qui me paraît caractériser très justement la manière du maître, la voici :

"La réforme que Wagner a voulu introduire dans l'art musical peut se résumer ainsi :

"Wagner en est peu à peu arrivé à faire fi de l'invention mélodique et à accentuer le plus possible le sens du drame à l'aide des combinaisons harmoniques. C'est au service de ce système qu'il a mis toute sa

science, qui est considérable, et tout son instinct du pittoresque qui est vraiment prodigieux. Gluck, Grévy, Weber, Spontini eurent les mêmes préoccupations esthétiques.

Wagner, ajoute M. Crespel, est une très haute et très puissante personnalité, et ses détracteurs eurent beau l'attaquer sans le vouloir entendre, ses admirateurs auront beau le parodier dans leurs productions et l'exalter outre mesure aux dépens des autres maîtres, il reste parmi les plus pures gloires de l'art musical."

Cette apparition m'a paru très juste et très mesurée, aussi ai-je voulu vous la faire connaître.

A Dona Sol maintenant, qui, paraît-il, a juré de ne pas laisser longtemps tranquille la badauderie parisienne.

Or donc Sarah faisait naguère, comme vous l'avez su, grande rumeur par son brusque mariage avec un Hellène, qu'on disait de race et qui, ajoutait-on, s'était épris du théâtre, à moins que Mme Sarah ne se fut éprise de lui. Au bout de peu de temps le ménage ne parut plus d'accord ; on parlait même d'un procès en séparation que l'actrice fit hautement démentir. Et voilà que ces jours derniers le *Gaulois* a publié une lettre du mari, M. Damala, qui déclare renoncer au théâtre, malgré les succès qu'il a pu y trouver et vouloir prendre du service dans la légion étrangère. "La raison et l'honneur, dit-il m'ordonnent de prendre un parti viril." Si ce n'est pas une séparation, c'est au moins un éloignement.

La rentrée de Mlle Mauri à l'opéra dans le ballet d'*Aida* a été l'occasion d'une ovation splendide. Les fleurs naturellement s'étaient mises de la fête. De la scène à la loge de l'artiste, les roses, les gardénias, les tubéreuses, les violettes faisaient un tapis moelleux à ses petits pieds.

Mlle Mauri est espagnole et religieuse jusqu'à la superstition. Aussi raconte-t-on que tandis qu'elle devait se tenir couchée et attendre la guérison du nerf foulé qui l'empêchait même de marcher, elle a fait mouler son pied petit et courbé comme celui de Cendrillon; cela fait elle fit porter ce moulage comme un *ex-voto* à Notre-Dame del Pilar. Ses vœux furent exaucés, le miracle s'accomplit et, peu de temps après, elle put se tenir debout, marcher, puis danser avec la légèreté d'une sylphide.

Pour fêter cette guérison Mlle Mauri a donné un souper à quelques intimes et à ses camarades. A ce souper elle avait à sa droite M. Widor l'auteur du dernier ballet et à sa gauche M. Théodore Dubois, l'auteur du prochain ballet.

SYLVIO.

REVUE MENSUELLE

Parmi les concerts du mois dernier nous devons signaler le concert donné, sous le patronage du Rev. P. Ryan, avec le concours de dames et messieurs de la ville, au profit de l'Union Catholique, (Section Irlandaise.

Un chœur de Wallace chanté avec beaucoup d'ensemble a ouvert la séance, puis M. J. Power un ténor a très bien rendu une romance d'Anderstqn, M. Power s'est fait entendre une deuxième fois avec Mlle Perreault dans *Vieni Meo* un charmant duo de Campana, qui a été rendu avec beaucoup de goût par deux exécutants.

La romance " Si vous croyez toujours avoir rêvé de *Si j'étais Roi* nous a fait admirer la voix expressive, d'un joli timbre, conduite avec art de M. Honorius Lamothe qui a été très applaudi, de même que dans la romance de Mme Favart. M. Lamothe a su exécuter ces deux morceaux dans leur véritable caractère, légèrement sceptique et railleur dans *Si j'étais Roi*, inspiré et passionné dans Mme Favart. Bravo pour le chanteur, bravo pour le diseur.

Mais la perle du concert a été *Gretting* ; un délicieux duo de Mendelssohn, chanté par Mlles E. Murphy et J. Murphy. Ces deux jeunes miss ont rendu cette musique, toute de nuance et de délicatesse, avec beaucoup de charme et de sentiment. Avec leur attitude un peu troublée, leurs voix un peu faibles mais d'un timbre sympathique et exquis, et se mariant parfaitement, elles ont donné à ce duo toute sa valeur. Aussi ont-elles été très applaudies et ce n'était que justice.

Plusieurs morceaux de piano exécutés par Mlles Branchaud, Ostell, Desbarrats et Bernard ont été bien exécutés. Ces demoiselles font honneur à leur professeur, M. Fowler, à qui l'on doit la bonne organisation de ce concert.

Nous avons remarqué aussi la belle voix de Mlle Donnelly qui, dans deux genres différents : une cavatine de *Linda* et un air d'*Olivette*, a charmé ses auditeurs.

Une très spirituelle causerie sur la musique du R. T. Ryan a été très goûtée.

.

La troupe Grau vient de rentrer à New-York après un séjour prolongé au Mexique et à la Havane, qui a été une succession d'ovations pour les deux étoiles, Théo et Capoul, acclamés à chaque représentation. A ces deux artistes, joignez Mlle Dérivis, qui vocalise comme un rossignol, Mme Privat, dont nous avons pu apprécier, l'an dernier, la belle voix ; l'excellent baryton Maugé, et un nouveau ténor, M. Maire.

Le répertoire est des plus brillants pour l'opéra-bouffe, avec Théo : *Mme l'Archiduc*, la *Jolie Parfumeuse*, les *Cloches de Corneville*, la *Timbale*, la *Mascotte*, etc ; pour l'opéra-comique : *Roméo et Juliette*, *Paul et Virginie*, *Mignon*, avec Capoul, *Rigoletto*, la *Favorite*, les *Dragons de Villars*, *Charles VI*, etc.

Avec de tels artistes et un tel répertoire, la foule ne cessera d'envahir le théâtre lorsque la troupe Grau viendra nous visiter, dans un mois environ.

.

Le 23 février dernier, l'élite de la société québécoise s'était donné rendez-vous à la salle de musique pour saluer la première apparition à Québec de Mme Evelina et de Mlle Florina Labelle. Nos deux jeunes Montréalaises obtinrent beaucoup de succès dans le grand duo des *Diamants de la couronne d'Auber*, et la manière dont elles rendirent la cavatine des *Dragons de Villars* et le grand air de *Sémiramide* de Rossini leur valut les applaudissements de l'auditoire.

Nous ne sommes nullement surpris de ce succès, car ces deux jeunes personnes ont réellement beaucoup de talent et elles ont été formées à bonne école.

.

Nous sommes heureux de constater que l'Union musicale de Trois-Rivières fait de nouveaux progrès tous les jours. Les élections annuelles de cette belle société ont eu lieu le 5 de ce mois ; en voici le résultat :

Président honoraire P. E. Cloutier, Vice-président honoraire T. E. Normand, Chapelain Rev. M. F. X. Cloutier, Président actif A. Olivier, Vice-président actif R. Cook, Trésorier J. E. Grenier, Direct. du chant N. Marchand, Direct. de la fanfare Th. Desaulniers Direct. de l'orchestre Fréd. Bellefeuille, Maître de Chapelle F. X. Turcotte, Bibliothécaire A. Boisclair.

LE VIOLON

III

On n'est pas toujours étudiant. Dix ans après ce qui précède, Hansel Sachser, suivant la vocation à laquelle il avait si longtemps résisté, parcourait l'Europe avec son violon.

Il n'était pas riche encore, mais il était déjà célèbre. Il avait revu sa patrie et sa vieille mère et la litanie des petits frères et des petites sœurs—tous grands maintenant—pour qui il n'avait été si longtemps qu'un mythe : le frère Hansel qui gagnait de l'argent à Paris. Il avait retrouvé les champs dorés, les hauts pics neigeux, la bise âpre secouant les sapins, la vague tordant ses grands bras sur les roches déchirées des grèves du Skager-Back. Il avait retrouvé même l'oubliée qu'il avait aimée. Bien oubliée hélas ! puisqu'elle ne s'était pas même retournée pour le reconnaître au passage, puisqu'elle n'avait pas même tressailli sous le regard de ses yeux bleus. Depuis, il avait couru le monde,

admiré, fêté, adulé ! Chacun proclamait son talent. Ses rêves du passé s'étaient réalisés, et l'âme de l'artiste s'épanouissait au soleil de la gloire.

Or, un soir, à Vienne, un jeune homme se présentait à l'hôtel habité par Hansel Sachser et demandait à parler au célèbre violiniste.

—Monsieur, lui dit-il, je me nomme Robert Métral et je suis le frère de votre ancien ami Maurice.

—Ce cher Maurice ! Ah ! soyez le bienvenu, monsieur, puisque vous êtes son frère. Comment va-t-il ? Voilà si longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles.

—Hélas ! monsieur, et pour cause. Mon frère est fou.

—Fou !... ah ! que me dites-vous là ?... Et sa femme ? car je sais qu'il est marié.

—Sa femme ! oui !... pauvre femme ! c'est bien triste, allez ! Maurice dans sa folie se figure qu'il l'a tuée... Il ne la reconnaît plus et la malheureuse meurt de chagrin.

—Où est-il ?

A Auteuil, dans une maison de santé où il est parfaitement soigné. Mais les médecins prétendent que si quelqu'un peut le guérir, c'est vous.

—Moi !... Comment cela ?

—Vous allez le savoir. Le malheureux se figure dans sa folie que s'il retrouve un air qu'autrefois vous jouiez sur le violon, sa femme reviendra à la vie. Il vous nomme si souvent dans son étrange délire que le médecin aliéniste, frappé de cette insistance et après avoir vainement essayé de tous les moyens, veut tenter une expérience, la dernière... Vous devez bientôt venir à Paris, monsieur, n'est-ce pas ?

—Je devais y être dans un mois, mais j'y serai dans trois jours... Maurice a besoin de moi, je pars. Sitôt après le concert de demain, soyez prêt, monsieur Métral, nous partirons ensemble.

Robert Métral étreignit les mains de l'artiste en balbutiant un remerciement.

—C'est bon ! c'est bon ! dit Hansel, prenez courage. Nous le sauverons.

Hansel Sachser fit comme il l'avait dit. Trois jours plus tard, il débarquait à Paris. Chemin faisant, Robert Métral l'avait mis au courant de la situation. Maurice s'était jeté dans la politique. La politique l'avait rendu fou. Elle en a dévoré bien d'autres, la vorace ! Dès le jour de leur arrivée, les deux hommes se rendirent à la maison de santé. Ils virent le docteur des aliénés qui, en apercevant le violiniste que Robert lui nomma, lui dit :

—Mon cher monsieur, je ne vous cache pas que vous ne tenterez l'épreuve que pour l'acquit de votre conscience, car votre malheureux ami me paraît atteint de folie incurable.

—Qui sait ! dit Hansel Sachser. Il me demande, dites-vous ? Essayons d'abord s'il me reconnaîtra.

—J'en doute, car il ne reconnaît personne.

Cependant le docteur conduisit l'artiste vers le malade.

C'était au fond du jardin. Assis sous une tonnelle recouverte de vigne vierge. Maurice Métral paraissait absorbé dans une laborieuse méditation. Hansel fut douloureusement frappé du changement que ces dix ans avaient apporté dans l'extérieur de son ami. Maurice était presque chauve, son œil était cave et son teint autrefois brun s'était plombé. De sa main maigre, il étreignait son front et, les yeux inquiètement fixés sur le sol, il semblait chercher la solution d'un problème. A quelques pas de là, un gardien, sans en avoir l'air, le surveillait attentivement.

—Puis-je lui parler ? demanda Hansel.

—Oui, répondit le docteur, mais faites attention à vos paroles. Un rien peut le mettre en fureur et il est dangereux, car il est très fort.

Hansel leva doucement les épaules.

—Je n'ai pas peur ! dit-il.

Et s'avancant d'un pas tranquille, il vint, la main tendue,

vers son ancien ami.

—Bonjour, Maurice ! lui dit-il d'une voix calme.

Le fou leva la tête, regarda l'artiste en face et dit :

—Bonjour, monsieur.

Mais pas une fibre de sa figure ne bougea.

—Eh bien ! dit Hansel, tu ne me reconnais pas, moi, ton plus vieil ami, Hansel Sachser ?

—Hansel Sachser est mort... S'il n'était pas mort, il viendrait me délivrer.

—Non, Hansel n'est pas mort. Regarde, c'est moi, Hansel... Ne te souviens-tu pas de mon violon... Maurice ?

—Le violon de Hansel !...

Et le fou se leva tout droit.

—C'est vous qui parlez du violon de Hansel ? Savez-vous que j'ai tué ma femme, ma pauvre douce Marie que j'aimais, ah ! — Dieu ! Dieu !... entendez-vous ?... on chante !... On chante...

L'infortuné prêtait l'oreille à quelque voix inaudible pour tout autre que pour lui.

—L'accès va le prendre, murmura le docteur.

Mais Hansel, le repoussant doucement, mit sa main sur l'épaule du fou.

—Que chante-t-on ? demanda-t-il.

Une expression de souffrance horrible passa sur la figure de Maurice qui porta les deux mains à sa poitrine.

—Que chante-t-on ? répéta Hansel.

Alors quelque chose comme un essai de chanson vint trembler dans la gorge de l'infortuné. Mais ce fut comme un gazouillement étrange... On eut l'air que quelqu'un le tenait à la gorge, et qu'il s'efforçait de chanter quand même. Rendu tout à coup furieux par l'impuissance même de l'effort accompli, il repoussa violemment l'artiste et se mit à crier avec des gestes incohérents et frénétiques.

—Ce chant !... ce chant !... Il n'y a qu'un être qui le sache... oui, un seul... C'est le violon de Hansel Sachser ! Le violon de Hansel Sachser ! ah ! ah !... je vous dis que c'est le violon... le violon ! Vous ne m'entendez donc pas ? Allez me le chercher... je veux l'entendre, ou plutôt, non, restez... je ne veux pas ; parce que si je l'entends, je tuerai ma pauvre Marie...

—Voilà, dit Robert, sa folie qui le poursuit, il croit sa femme morte, et pourtant il en parle comme d'une vivante.

Le docteur fit signe au gardien, et tira vivement en arrière l'artiste et Robert Métral.

—Laissons-le, dit-il. Un mot de plus surexciterait encore ce malheureux cerveau détraqué. Nous avons réussi à éloigner les crises de folie furieuse, il ne faut pas les ramener.

Hansel suivit donc le docteur. Mais sur le seuil de la maison il lui dit :

—Je reviendrai demain.

—Ah ! mon cher monsieur, c'est à peu près inutile et je regrette presque de vous avoir fait faire le voyage de Vienne ici... Vous voyez que notre malade ne vous reconnaît pas. Et cependant, voici des semaines qu'il vous appelle.

—Laissez-moi vous dire, docteur, que j'augure mieux que vous de l'épreuve à tenter. Comprenez-moi bien d'ailleurs. Je ne prétends pas guérir Maurice à moi tout seul. Mais il y a un air que je sais et que Maurice m'a entendu jouer jadis. Par un bizarre cas de folie, il a oublié cet air... Vous savez avec quelle ardeur il le cherche. Ne dit-il pas lui-même que cet air ressusciterait sa femme ?

—Hé ! parole de fou.

—Certes, parole de fou, mais au fond de cette parole de fou brille peut-être une lueur... Retrouvons cet air. Qui sait si le souvenir s'éveillant dans son âme n'y réveillera pas à son tour la raison ?

—Eh bien ! faites comme vous l'entendrez, monsieur. A demain, donc.

—A demain ! dit Hansel.

PAUL-GEORGES.

(A suivre.)

Feuilleton de "L'Album Musical"

FÉVRIER 1883.—No 2.

L'ABBE CONSTANTIN

PREMIÈRE PARTIE

II

(Suite)

—Mon enfant, lui dit Mme de Lavardens, veux-tu venir vivre avec moi et avec Paul pendant quelques années? Je vous emmènerai tous les deux à Paris.

—Vous êtes bien bonne, madame, mais j'aurais tant désiré pouvoir rester ici!

Il regardait le curé, qui détournait les yeux.

—Pourquoi partir, continua-t-il, pourquoi nous emmener, Paul et moi?

—Parce que ce n'est qu'à Paris que vous pourrez achever sérieusement et utilement vos études. Paul se préparera à ses examens de Saint-Cyr. Tu sais qu'il veut se faire soldat.

—Et moi aussi, madame, je veux l'être.

—Toi soldat! mais ce n'était pas dans les idées de ton père... Bien souvent, en ma présence, ton père a parlé de ton avenir, de ta carrière. Tu devais être médecin, et comme lui, assister les pauvres, et, comme lui, soigner les malades; Jean, mon enfant, souviens-toi.

—Je me souviens, je me souviens.

—Eh bien alors, il faut faire ce que voulait ton père... C'est ton devoir, Jean, c'est ton devoir. Il faut aller à Paris. Tu voudrais rester ici, oh! cela, je le comprends... et moi aussi je voudrais bien... mais cela ne se peut pas... Il faut aller à Paris, travailler, bien travailler. Ce n'est pas là ce qui m'inquiète, tu es bien le fils de ton père. Tu seras un honnête homme et un homme laborieux. On n'est guère l'un sans l'autre. Et, un jour, dans la maison de ton père, à cette même place où il a fait tant de bien, les pauvres gens de ce pays retrouveront un autre docteur Reynaud qui, lui aussi, leur sera secourable. Et moi, si, par hasard, je suis encore de ce monde, ce jour-là je serai si heureux, si heureux!... Mais j'ai tort de parler de moi... Je ne devrais pas... je ne compte pas, moi... C'est à ton père qu'il faut penser. Je te le répète, Jean, c'était son vœu le plus cher. Tu ne peux pas l'avoir oublié...

—Non, je ne l'ai pas oublié, mais, si mon père me voit et s'il m'entend, je suis sûr qu'il me comprend et me pardonne, car c'est à cause de lui...

—A cause de lui!

—Oui, quand j'ai appris qu'il était mort et quand j'ai su comment il était mort, tout de suite, sans avoir besoin de réfléchir, je me suis dit que je serais soldat... et je serai soldat!... Mon parrain, et vous, madame, je vous en prie, ne m'en empêchez pas.

L'enfant fondit en larmes, dans une véritable crise de désespoir. La comtesse et l'abbé l'apaisèrent avec de douces paroles.

—Oui... oui... c'est entendu... ce que tu voudras, tout ce que tu voudras...

Tous deux avaient la même pensée: laissons faire le

temps. Jean n'est encore qu'un enfant, il changera d'avis. En quoi tous deux se trompaient: Jean ne changera pas d'avis.

Au mois de décembre 1876, Paul fut refusé à Saint-Cyr et Jean reçu le onzième à l'école polytechnique. Le jour où la liste des candidats admis fut publiée, il écrivit à l'abbé Constantin:

"Je suis reçu et trop bien reçu, car je veux sortir dans l'armée et non dans les services civils... Enfin, si je garde mon rang à l'école, cela fera l'affaire d'un de mes camarades. Il aura ma place."

Ce qui arriva... Jean fit mieux que garder son rang. Le classement de sortie lui donna le numéro sept. Mais, au lieu d'entrer à l'École des ponts et chaussées, il entra à l'École d'artillerie de Fontainebleau en 1878. Il venait d'avoir vingt-et-un ans. Il était majeur, maître de sa fortune, et le premier acte de son administration fut une grosse, très grosse dépense. Il acheta, pour la mère Clément et pour la petite Rosalie devenue grande, deux titres de rente de quinze cents francs chacun. Cela lui coûta soixante-dix mille francs, à peu près ce que Paul, dans sa première année de liberté à Paris, dépensa en folies de toute espèce.

Deux ans après, Paul sortait le premier de l'École d'application, ce qui lui donnait le droit de choisir parmi les places vacantes. Il y en avait une dans le régiment caserné à Souvigny; et Souvigny était à trois kilomètres de Longueval. Jean demanda la place et l'obtint.

Voilà comment Jean Reynaud, lieutenant au 9^e régiment d'artillerie, vint, au mois d'octobre 1880, reprendre possession de la maison du docteur Marcel Reynaud. Voilà comment il se retrouva dans ce pays, où s'était écoulée son enfance et où tout le monde avait gardé le souvenir de la vie et de la mort de son père. Voilà comment cette joie ne fut pas refusée à l'abbé Constantin de revoir le fils de son ami... Et, s'il faut tout dire, il n'en voulait plus à Jean de ne pas s'être fait médecin. Quand le vieux curé sortait de son église, après la messe dite, quand il voyait flotter sur la route un nuage de poussière, quand il entendait trembler la terre, sous le roulement des canons... il s'arrêtait et, comme un enfant, prenait plaisir à voir passer le régiment... Mais le régiment, pour lui, c'était Jean! C'était ce robuste et solide cavalier, sur les traits duquel il lisait ouvertement la droiture, le courage et la bonté.

Jean, du plus loin qu'il apercevait le curé, mettait son cheval au galop et venait causer un peu avec son parrain. Le cheval de Jean tournait la tête vers le curé, car il savait bien qu'il y avait toujours un morceau de sucre pour lui dans la poche de cette vieille soutane noire, usée et rapiécée, la soutane du matin. L'abbé en avait une belle, toute neuve et qu'il ménageait... pour aller dans le monde... quand il allait dans le monde.

Les clairons du régiment sonnaient pendant la traversée du village... et tous les regards cherchaient Jean, le petit Jean. Car, pour les vieux de Longueval il était resté le "petit Jean". Certain paysan tout ridé, tout cassé, n'avait jamais pu se faire de l'habitude de le saluer, quand il passait, "un "Eh! bonjour, gamin, ça va bien?" Il avait six pieds le haut, ce gamin.

Et Jean ne traversait jamais le village sans apercevoir, à deux fenêtres, la vieille figure parcheminée de la mère Clément et le visage souriant de Rosalie. Cette dernière, l'année précédente, s'était mariée. Jean avait été son témoin; et joyeusement, le soir de la noce, il avait dansé avec les fillettes de Longueval.

Tel était le lieutenant d'artillerie qui, le samedi 28 mai 1881, vers cinq heures de l'après-midi, mit pied à terre devant la porte du presbytère de Longueval, il entra; son cheval docilement le suivit et alla de lui-même se placer sous un petit hangar, dans la cour, Pauline était à la fenêtre de la cuisine, au rez-de-chaussée... Jean s'approcha et l'embrassa de tout son cœur, sur les deux joues.

—Bonjour, ma bonne Pauline, ça va bien ?

—Très bien, je m'occupe de ton dîner... Veux-tu savoir ce que tu auras ? De la soupe aux pommes de terre, un gigot et des œufs au lait.

—C'est admirable ! J'adore tout cela et je meurs de faim.

—Et de la salade que j'oubliais, même que tu m'aideras tout à l'heure à la cueillir, la salade. On dînera à six heures et demie, bien exactement, parce que ce soir, à sept heures et demie, M. le curé a son office du mois de Marie.

—Où est-il, mon parrain ?

—Dans le jardin... Il est bien triste, M. le curé, à cause de cette vente d'hier.

—Oui, je le sais, je le sais.

—Ça va le remonter un peu de te voir. Il est si content quand tu es là ! Prends garde... Loulou va manger les rosiers grimpants... Comme il a chaud, Loulou !

—J'ai fait le grand tour par les bois et j'ai marché vite.

Jean rattrapa Loulou qui se dirigeait vers les rosiers grimpants ; Il le débarrassa, le dessella, l'attacha sous le petit hangar, et, en un tour de main, avec un gros paquet de paille, le bouchonna. Après quoi, Jean entra dans la maison, se débarrassa de son sabre, remplaça son képi par un vieux chapeau de paille de cinq sous et s'en alla retrouver le curé dans le jardin.

Il était fort triste, en effet, le pauvre curé. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, lui qui, d'ordinaire, dormait si facilement, si doucement, d'un bon sommeil d'enfant. Son âme était déchirée. Longueval aux mains d'une étrangère, d'une hérétique, d'une aventurière ! Jean répétait ce que Paul avait dit la veille :

—Vous aurez de l'argent, beaucoup d'argent pour vos pauvres.

—De l'argent ! de l'argent... Oui, mes pauvres n'y perdront rien, ils y gagneront peut-être... Mais cet argent, il faudra que j'aie le demander, et, dans le salon, au lieu de ma vieille et chère amie, je trouverai cette Américaine à cheveux rouges,—il paraît qu'elle a des cheveux rouges !—J'irai certainement pour mes pauvres, j'irai... Et elle m'en donnera de l'argent, mais elle ne me donnera que de l'argent. La marquise donnait autre chose. Elle donnait de sa vie et de son cœur... Nous allions ensemble, chaque semaine, visiter les pauvres et les malades. Elle connaissait toutes les souffrances et toutes les misères du pays. Et quand j'étais cloué par la goutte dans mon fauteuil, elle faisait la tournée toute seule, et aussi bien, et mieux que moi.

Pauline vint interrompre cette conversation. Elle arrivait portant un immense saladier de faïence où s'épanouissaient, violentes et criardes, de grosses fleurs rouges.

—Me voilà, dit Pauline, je viens cueillir la salade... Jean, veux-tu de la romaine ou de la petite chicorée ?

—De la petite chicorée, répondit Jean gaiement... Il y a longtemps que je n'en ai mangé, de la petite chicorée.

—Eh bien ! tu en auras ce soir... Tiens, prends le saladier...

Pauline se mit à couper sa petite chicorée et Jean se penchait pour recevoir les feuilles dans le grand saladier. Le curé les regardait faire.

En ce moment un bruit de grelots se fit entendre. Une voiture approchait, qui sonnait un peu la ferraille. Le jardinet de l'abbé Constantin n'était séparé de la route que par une haie très basse, à hauteur d'appui, au milieu de laquelle se trouvait une petite porte à claire-voie.

Tous les trois regardèrent et virent venir une calèche de louage de forme primitive, attelée de deux gros chevaux blancs et conduite par un gros cocher en blouse. A côté de ce vieux cocher, se tenait un grand domestique en livrée, de la plus sévère et de la plus parfaite correction. Dans la voiture, deux jeunes femmes, portant toutes deux le même costume de voyage, très élégant, mais très simple.

Quand la voiture se trouva devant la haie du jardin, le cocher arrêta les chevaux et, s'adressant à l'abbé :

—Monsieur le curé, dit-il, voici des dames qui vous demandent.

Puis, se tournant vers ses clientes.

—Le voilà, ajouta-t-il, M. le curé de Longueval.

L'abbé Constantin s'était approché et avait ouvert sa petite porte. Les voyageuses descendirent. Leurs regards s'arrêtèrent, non sans un peu d'étonnement, sur ce jeune officier qui se trouvait là, un peu empêtré, son chapeau de paille dans la main droite et dans la main gauche son grand saladier tout débordant de petite chicorée.

Les deux femmes entrèrent dans le jardin, et la plus âgée, — elle paraissait avoir vingt-cinq ans, — s'adressant à l'abbé Constantin, lui dit avec un petit accent étranger, très original et très particulier :

—Je suis donc obligée, monsieur le curé, de me présenter moi-même ?... Mme Scott. Je suis madame Scott. C'est moi qui, hier, ai acheté le château... et la ferme... et le reste tout autour. Je ne vous dérange pas, au moins, et vous pouvez me donner cinq minutes ?

Puis, désignant sa compagne de voyage :

—Miss Bettina Percival, ... ma sœur, vous l'avez deviné, je pense ? Nous nous ressemblons beaucoup, n'est-ce pas ? Ah ! Bettina, nous avons oublié dans la voiture nos deux sacs, ... et nous en aurons besoin.

—Je vais les prendre.

Et comme Miss Percival se préparait à aller chercher les deux petits sacs, Jean lui dit :

—Je vous en prie, mademoiselle, permettez-moi...

—Je suis vraiment bien fâchée, monsieur, de vous donner cette peine... Le domestique vous les remettra... Ils sont sur la banquette de devant.

Elle avait le même accent que sa sœur, les mêmes grands yeux noirs, riants et gais, et les mêmes cheveux,—non pas rouges,—mais blonds avec des reflets dorés, où délicatement se jouait la lumière du soleil. Elle salua Jean avec un joli sourire et celui-ci ayant remis à Pauline le saladier de chicorée, s'en alla chercher les deux petits sacs.

Pendant ce temps, très ému, très troublé, l'abbé Constantin introduisait dans le presbytère la nouvelle châtelaine de Longueval.

III

Ce n'était pas un palais, le presbytère de Longueval. La même pièce, au rez-de-chaussé, servait de salon et de salle à manger, communiquant directement avec la cuisine par une porte toujours grande ouverte ; cette pièce était garnie du mobilier le plus sommaire : deux vieux fauteuils, six chaises de paille, un dressoir, une table ronde. Déjà, sur cette table, Pauline avait mis les deux couverts de l'abbé et de Jean.

Mme Scott et Miss Percival allaient et venaient, examinant avec une sorte de curiosité enfantine l'installation du curé.

—Mais le jardin, la maison, tout est charmant, disait Mme Scott.

Elles entraient toutes deux résolument dans la cuisine. L'abbé Constantin les suivait, suffoqué, stupéfait, effaré devant la brusquerie et la soudaineté de cette invasion américaine. La vieille Pauline, d'un air inquiet et sombre, regardait les deux étrangères.

—Les voilà donc, se disait-elle, ces hérétiques, ces damnées !

Et de ses mains agitées, tremblantes, elle continuait machinalement à éplucher sa chicorée.

—Je vous fais tous mes compliments, mademoiselle, lui dit Bettina, votre petite cuisine est si bien tenue ! Regardez, Suzie, n'est-ce pas tout à fait le presbytère que vous désirez ?

—Et aussi le curé, continua Mme Scott. Ah ! oui, monsieur le curé, voulez-vous me laisser vous dire cela ? Si vous saviez comme je suis heureuse que vous soyez tel que vous êtes ! En chemin de fer, ce matin, Bettina, qu'est-ce que je vous disais ? et encore, tout à l'heure, en voiture ?

—Ma sœur me disait, monsieur le curé, que ce qu'elle désirait par-dessus tout, c'était un curé pas jeune, pas triste, pas sévère, un curé à cheveux blancs, avec l'air bon et doux.

—Et vous êtes absolument ainsi, monsieur le curé, absolument. Non, nous ne pouvions pas trouver mieux. Excusez-moi, je vous en prie, de vous parler de la sorte. Les parisiennes savent très bien tourner leurs phrases, d'une manière adroite et compliquée. Moi, je ne sais pas... et j'aurais, en parlant français, beaucoup de peine à me tirer d'affaires, si je ne disais les choses tout simplement, tout bêtement comme elles me viennent. Enfin je suis contente, très contente, et j'espère que vous aussi, monsieur le curé, vous serez content de vos nouvelles paroissiennes.

—Mes paroissiennes ! dit le curé, retrouvant la parole, le mouvement, la vie, toutes choses qui, depuis quelques minutes, l'avaient complètement abandonné. Mes paroissiennes ! Pardonnez-moi, madame, mademoiselle... j'ai une telle émotion ! Vous serez... vous êtes catholiques ?

—Mais oui, nous sommes catholiques.

—Catholiques ! catholiques ! répéta le curé.

—Catholiques ! catholiques ! s'écria la vieille Pauline, qui apparut épanouie, radieuse, les bras au ciel, sur le seuil de sa cuisine.

Mme Scott regardait le curé, regardait Pauline, fort étonnée d'avoir avec un seul mot produit un tel effet. Et, pour compléter le tableau, Jean se montra, apportant les deux petits sacs de voyage. Le curé et Pauline le saluèrent de la même phrase :

—Catholiques ! catholiques !

—Ah ! je comprends, dit madame Scott en riant, c'est notre nom, c'est notre pays ! Vous aviez cru que nous étions protestantes. Pas du tout ; notre mère était une Canadienne d'origine française et catholique ; voilà pourquoi, ma sœur et moi, nous parlons français, avec un peu d'accent, sans doute, et avec certaines formules américaines, mais enfin de manière à dire à peu près tout ce que nous voulons dire. Mon mari est protestant, mais il me laisse une entière liberté, et mes deux enfants sont catholiques. C'est pour cela, monsieur l'abbé, que nous avons voulu, dès le premier jour, venir vous voir.

—Pour cela, continua Bettina... et autre chose... mais pour cette autre chose, nos petits sacs sont absolument nécessaires.

—Les voici, mademoiselle, répondit Jean.

—Celui-ci est le mien.

—Et voici le mien.

Pendant que les petits sacs passaient des mains de l'officier aux mains de Mme Scott et de Bettina, le curé présentait Jean aux deux américaines, mais il était encore dans un tel émoi que la présentation ne fut pas tout à fait dans les règles. Le curé n'oublia guère qu'une chose, et une chose fort essentielle dans une présentation : le nom de famille de Jean.

—C'est Jean, dit-il, mon filleul, lieutenant d'artillerie au régiment en garnison à Souvigny ; il est de la maison.

—Jean fit deux grands saluts ; les Américaines deux petits ; après quoi elles se mirent à fourrager dans leurs sacs et en retirèrent chacune un rouleau de mille francs, gentiment enfilé dans des étuis verts en peau. Le serpent cerclés d'or.

—Je vous apportais ceci pour vos pauvres, monsieur le curé, dit Mme Scott.

—Et moi ceci, dit Bettina.

Délicatement elles glissèrent leur offrande dans la main droite et dans la main gauche du vieux curé, et celui-ci, regardant alternativement sa main droite et sa main gauche se disait :

—Qu'est-ce que c'est que ces deux petites choses-là ? C'est bien lourd. Il doit y avoir de l'or, là-dedans... Oui mais combien ? combien ?

—Il avait soixante-douze ans, l'abbé Constantin, et beaucoup d'argent lui avait passé par les mains, pour n'y pas rester longtemps, il est vrai ; mais cet argent lui était venu par petites sommes, et le soupçon d'une telle offrande ne pouvait lui entrer dans la tête. Deux mille francs ! Jamais il n'avait eu deux mille francs en sa possession, ni même jamais mille francs.

Donc, ne sachant pas ce qu'on lui donnait, le curé ne savait comment remercier. Il balbutiait :

—Je vous suis bien reconnaissant, madame : vous êtes bien bonne, mademoiselle.

Enfin il ne remerciait pas assez. Jean crut devoir intervenir.

Mon parrain, ces dames viennent de vous donner deux mille francs.

Alors, saisi d'émotion et de reconnaissance, le curé s'écria :

—Deux mille francs ! deux mille francs pour mes pauvres ! Pauline fit brusquement une nouvelle apparition.

—Deux mille francs ! deux mille francs !

—Il paraît, dit le curé, il paraît. Tenez, Pauline, prenez cet argent et faites bien attention...

Elle était bien des choses au logis, la vieille Pauline, servante, cuisinière, pharmacienne, trésorière. Ses mains reçurent avec un tremblement respectueux ces deux petits rouleaux d'or qui représentaient tant de misères adoucies, tant de douleurs diminuées.

—Ce n'est pas tout, monsieur le curé, dit Mme Scott, je vous donnerai cinq cents francs tous les mois.

—Et je ferai comme ma sœur.

—Mille francs par mois ! Mais alors il n'y aura plus de pauvres dans le pays.

—C'est bien ce que nous désirons. Je suis riche, très riche... et ma sœur aussi ; elle est même plus riche que moi, parce qu'une jeune fille a de la peine à beaucoup dépenser... tandis que moi ! Ah ! moi !... Tout ce que je peux ; je dépense tout ce que je peux ! Quand on a beaucoup d'argent, quand on a trop d'argent, quand on en a plus que cela n'est juste, dites, monsieur l'abbé, pour se le faire pardonner y a-t-il d'autre moyen que de toujours avoir les mains grandes ouvertes et de donner, de donner, de donner le plus possible et le mieux possible ? D'ailleurs, vous aussi, vous allez me donner quelque chose.

LUDOVIC HALÉVY.

(A suivre.)

L'ALBUM MUSICAL, est un journal de musique et de littérature musicale qui paraît tous les mois.

Chaque numéro contient 16 pages de musique et 8 pages de texte.

Musique d'orgue et de piano. Romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs. Chants d'église pour chœurs et solistes.

Prix d'abonnement \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 cents.

On peut s'abonner à notre journal chez M. A. J. Boucher, marchand de musique de la rue Notre Dame, qui est notre seul agent autorisé à Montréal ou en s'adressant à nos bureaux.

A. FILIATREAU et Cie.

8 Rue Ste Thérèse,

Montréal.

Les propriétaires de L'ALBUM MUSICAL se chargent aussi de la composition typographique de toute œuvre musicale.